



UNE STATUE DU VICE-PRESIDENT HOBART.

Le président Roosevelt et des délégations des deux Chambres du Congrès assisteront, compte-t-en, à l'inauguration d'une statue élevée à la mémoire du défunt vice-président Garrett A. Hobart devant l'hôtel de ville de Paterson, New Jersey, par les citoyens de la ville. Le maire Hinchliffe a convoqué les membres de la commission du monument pour fixer la date très prochaine de l'inauguration.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 1er juillet. Indications pour la Louisiane: Temps beau mercredi et jeudi, légers vents variables.

Le 12me Recensement

DES

ETATS-UNIS.

AGRICULTURE.

Nous ne connaissons rien d'intéressant à étudier et à étudier comme les progrès accomplis avec une rapidité prodigieuse par les Etats-Unis, depuis un siècle, dans toutes les branches de l'activité humaine, surtout dans la sphère agricole. On a beaucoup vanté ceux qui se sont opérés dans le domaine de l'industrie et du commerce, dans le monde de l'art et de la science, et spécialement sur la voie des agrandissements territoriaux qui ont le don d'absorber l'attention publique; mais il s'en est fait de plus étonnantes encore dans la sphère agricole.

Il faut, pour rendre un compte un peu exact, parcourir les nombreux fascicules que vient de publier le Bureau de l'Agriculture du douzième recensement qui est, sans ce rapport, bien autrement instructif que les précédents. Merveilleux sont les progrès des dix dernières années, de 1890 à 1900. Partout ailleurs ils remplissent toute la vie d'un peuple. Parmi nous,

ce n'est que l'affaire d'une décade. Et ce qu'il y a de plus remarquable c'est l'ordre parfait suivant lequel tous les détails relatifs à l'agriculture sont groupés et entassés les uns sur les autres. Rien n'échappe aux investigations de nos statisticiens, et ils apportent dans leurs travaux autant de netteté que d'exactitude. Quiconque s'est donné la peine de les suivre pas à pas dans leurs pérégrinations à travers notre monde de cultivateurs et d'éleveurs peut se vanter de connaître à fond toutes les ressources de ce pays.

Il s'agit de nous donner une définition aussi simple que claire de ce qu'est la Ferme en général, telle que l'entendent les Américains, avec son unité de direction et la multiplicité de ses travaux, avec la mesure exacte de ses terres cultivées et de ses terrains boisés, avec le dessin et la valeur réelle des bâtisses qui abritent ses propriétaires, ses travailleurs, ses animaux voués à la culture et à l'élevage ainsi que de son matériel; avec, enfin la valeur venale des produits alimentaires et autres qu'elle vend sur place ou expédie sur le marché.

C'est ainsi que nos recenseurs actuels constituent la ferme et nous font apprécier ce qu'elle rapporte en gros comme un détail. Les travaux qu'exige une pareille œuvre sont formidables et ils s'appuient sur des enquêtes de milliers d'hommes du métier seuls peuvent se faire une idée juste. Il nous est impossible de suivre les recenseurs à travers ces enquêtes. Qu'il nous suffise de dire que nous en sommes actuellement au cent quatre-vingt-septième (187) fascicule et que nous sommes loin d'en avoir fait la fin. Nous n'avons du reste que quatre fascicules sous les yeux, ce qui nous interdit le tableau général que chacun de nous rêve. Contentons-nous de citer quelques chiffres sur le fermage dans l'Etat du Michigan, une des régions où l'agriculture est la plus en honneur.

Le Michigan compte actuellement 203,261 fermes ayant une valeur de \$522,517,710, dont plus de \$158,900,000 représentent la valeur des bâtisses et \$423,500,

000 la valeur des terres en rapport. Dans ce même Etat, le matériel et les machines ont une valeur qui dépasse \$28,700,000, tandis que \$79,000,000 représentent à peine le prix des animaux — ce qui élève la valeur du fermage dans le Michigan à un total de \$690,365,000.

L'imbroglio Philippin.

Bien des hommes intelligents, bien des patriotes, sur toute l'étendue de l'Union, ont vu avec une certaine tristesse le gouvernement de Washington s'embarquer sur cette galère que l'on a appelée la conquête des Philippines. Dès les débats, ils avaient entrevu toutes les difficultés de l'entreprise.

"Une mauvaise affaire!" disaient les gens sérieux qui avaient le courage de résister aux entraînements de la première heure. "Un éléphant", clamaient les plaisants qui, sous des dehors légers cachent souvent un profond bon sens.

Tous s'étaient bien vite aperçus qu'il y avait trop de distance entre les deux pays et, surtout trop de différence entre les idées et les mœurs des populations des deux contrées, pour que l'entente put s'établir d'une façon plus ou moins satisfaisante. On chercha en vain sur quel point pourrait s'opérer la fusion; on ne le trouve nulle part. Passe encore si l'on n'avait à vaincre que des résistances matérielles.

Personne n'ignore que, sous ce rapport, les Philippines sont complètement incapables de se mesurer avec les Américains; les forces sont par trop inégales. La lutte durerait quelques mois, quelques années tout au plus. Puis, l'épuisement se produisant fatalement avec le temps, les Philippines seraient forcées de mettre bas les armes et leur soumission serait complète. Mais il en va tout autrement dans l'archipel conquis ou soi-disant tel.

Ici, la résistance est plus morale que physique, et l'on n'en comprendra toute la puissance que quand la lutte matérielle sera terminée. Elle est d'autant plus redoutable qu'elle est sourde de sa nature et que, bien souvent, on ne sait sur quel point l'attaquer. C'est surtout la question religieuse qui trouble les esprits et excite toutes les craintes, parce qu'elle a la solution semblable à peu près impossible.

Les Américains sont partis de ce principe que les Philippines détestaient les moines et qu'il leur suffisait d'en débarrasser le pays pour y être accueillis à bras ouverts. C'était une erreur et les événements sont venus en donner la preuve. Il est possible que la population philippine, ou plutôt que la parti révolutionnaire du pays, déteste les moines, mais le pays est profondément catholique et il exècre le protestantisme que représentent les Américains.

Il s'est débarrassé d'un joug qui lui était insupportable, mais ce n'était pas pour retomber sous un autre joug plus pesant encore. Qu'on le laisse se gouverner librement à sa façon, c'est tout ce qu'il demande.

Il ne sert rien de dire que l'on enlèvera aux congrégations leurs propriétés — ce qui serait une spoliation, ou qu'on les ban-

nira — ce qui serait une odieuse injustice. Encore moins peut-on se vanter de leur enlever l'éducation de la jeunesse. Ces professeurs religieux une fois chassés de leurs écoles, il faudra les remplacer par des laïques. Or, ces laïques, ils n'existent pas, à moins qu'on ne veuille mettre à leur place des professeurs qui auront le triple vice, irrémédiable aux yeux des Philippines, d'être des Américains, de ne parler que l'anglais et d'être des protestants.

On peut le dire hardiment, le gouvernement de Washington s'est lancé là dans une fautive voie et nous craignons fort qu'il ne puisse en sortir à son honneur. Il va essayer d'établir le gouvernement civil sur toute l'étendue de l'archipel. Nous avons bien de la peine à croire qu'il y réussisse. Quoi qu'il arrive, du reste, dans l'avenir, nous lui souhaitons, sans trop l'espérer, un succès complet et digne d'une meilleure cause.

L'ANNUAIRE DE L'Université Tulane.

Nous venons de recevoir un volume bien intéressant, bien instructif — l'Annuaire de l'Université Tulane, pour l'année 1901-1902. C'est une forte brochure de près de 200 pages, qui contient tous les renseignements désirables sur cette institution, la plus belle, la plus complète, la plus habilement conduite de toutes celles qui existent en ce genre, non seulement à la Nouvelle-Orléans, mais dans tout le Sud de l'Union.

On ne saurait s'imaginer toutes les ressources qu'offre cette Université, où toutes les branches des connaissances humaines sont enseignées par des maîtres de premier ordre. L'Université Tulane, telle qu'elle existe à l'heure qu'il est, date de 1882, alors que le noble philanthrope qui portait le nom de Paul Tulane, et qui était retiré à cette époque à Princeton, appela à lui son ami, le général Randall Lee Gibson, pour l'aider dans l'œuvre qu'il méditait et qui consistait à faire don à notre ville de toutes ses propriétés à la Nouvelle-Orléans, en vue d'y fonder une grande Université. C'est à cette époque que l'institution qui existait déjà en partie à pris tout son essor. C'est après avoir consulté nos concitoyens les plus éminents que M. P. Tulane a fait sa donation, et Dieu sait quels merveilleux fruits elle a portés depuis. On y enseigne toutes les langues, toutes les sciences, tous les arts. C'est un honneur pour les jeunes gens des deux sexes d'y être admis; c'est une gloire que d'en sortir porteur d'un diplôme.

L'université Tulane a une faculté qui se compose de 86 professeurs. Elle possède 17 grandes bâtisses, des bibliothèques précieuses, des laboratoires, des musées, des ateliers de toute sorte; elle dispense en ce moment les bienfaits de l'éducation à 1239 élèves dont bon nombre sont admis presque gratuitement.

Il y a même des bourses complètes comme dans les grandes universités de la vieille Europe. Qu'ils sont heureux les Etats qui comptent dans leur sein de pareils bienfaiteurs!

Buvez la "Sparkling Abita Water", 31.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LA REMISE DE LA TOISON D'OR.

Le 13 mai dernier, avant de terminer sa régence, la reine Marie Christine d'Espagne, voulant donner un témoignage de son affection pour la France et de la personne du Président de la République, conféra à M. Emilio Loubet le collier de la Toison d'Or. C'est le 26 du mois dernier que la mission spéciale chargée par le roi Alphonse XIII de remettre les insignes de cet ordre a été reçue à Ellysée. Elle se composait de S. Exc. le duc de Sesto, ambassadeur extraordinaire; du marquis de Villalobar, grand délégué de l'ordre; de M. Muriel Lopez Roberts, trésorier de l'ordre; de M. Fernando J. de Cullar, attaché; du général d'Harcourt, aide de camp du Roi.

La réception a eu lieu à cinq heures. M. Ph. Crozier, chef du protocole, introduit des ambassadeurs, s'est rendu à l'hôtel du Rhin, avec les voitures de la Présidence et un escadron de cavalerie, pour conduire la mission spéciale à l'Ellysée. Un bataillon d'infanterie avec drapeau et musique a fait le service d'honneur dans la cour du palais.

A l'arrivée du cortège, les troupes ont présenté les armes, les tambours et les clairons ont battu et sonné aux champs; la musique a joué l'hymne royal espagnol. Le duc de Sesto, chevalier délégué de l'ordre de la Toison d'Or, a été reçu au bas du perron par l'officier de service et le commandant militaire du palais. Le chef adjoint du service du protocole s'est tenu au haut du perron, avec le secrétaire général de la Présidence, et a conduit le délégué dans un des salons.

L'introduit des ambassadeurs a introduit ensuite le duc de Sesto auprès du Président de la République, avec le greffier et le trésorier de l'ordre et les autres personnes de sa suite, dans le salon où se tenaient M. Loubet et ses invités, parmi lesquels: l'ambassadeur d'Espagne, le ministre des affaires étrangères, le grand chancelier de la Légion d'honneur. Après avoir salué le chef de l'Etat, le duc de Sesto lui a présenté la lettre autographe du roi Alphonse XIII l'accréditant comme son envoyé extraordinaire, et a remis, au nom de Sa Majesté, les insignes en présentant au Président le collier de l'ordre.

Le Président a chargé le duc de Sesto d'exprimer tous ses remerciements à Sa Majesté pour ce témoignage d'amitié donné à la France en sa personne, et s'est félicité que Sa Majesté eut choisi un homme aussi distingué et ami de la France pour lui apporter les insignes.

La cérémonie terminée, le chevalier délégué et les membres de la mission spéciale, après avoir pris congé du Président de la République, ont été reconduits à leur hôtel avec le même cérémonial. Le soir, le Président a donné un dîner en l'honneur de S. Exc. le duc de Sesto et des membres de la mission espagnole. A ce dîner étaient invités, avec les membres de la mission, l'ambassadeur et tout le personnel de l'ambassade d'Espagne à Paris, le président du Conseil et les ministres, le grand chancelier de la Légion d'honneur et les personnes des deux maisons civiles et militaires du Président.

Reines Couronnées.

Les récents préparatifs du couronnement d'Edouard VII ont ramené l'attention sur les "Reines couronnées" du même pays.

La première reine régnante de l'histoire d'Angleterre, Marie Tudor, fut couronnée le 25 septembre. Accompagnée de sa sœur Elisabeth, elle se rendit à Westminster, précédée de cinq cents cavaliers et suivie d'une brillante cavalcade de seigneurs. C'étaient les messagers officiels de la Reine, les huissiers, les chapelains, les gardes du corps, les officiers de la Couronne, les chevaliers du Bain avec leurs robes violettes, les deux rois d'armes, les ambassadeurs, etc. La Reine était assise sur un chariot en forme de litier traîné par six chevaux recouverts de drap d'or. Elle portait une robe à la française et, sur la tête, un cercle d'or pur formant une coiffure tellement massive que d'instinct en instant elle ne trouvait forcée d'appuyer sa tête sur ses mains. La princesse Elisabeth se pencha vers notre ambassadeur et lui dit: "La couronne est bien lourde." "Patience", répondit M. de Noailles, sur votre tête, elle sera plus légère."

La reine Elisabeth fut couronnée avec un cérémonial aussi pompeux. Le couronnement de la reine Anne en 1702 resta fameux par le déploiement de dignitaires, de fonctionnaires et de soldats qui suivirent la souveraine sur un large chemin tapissé de drap bleu orné de fleurs.

La reine Victoria fut couronnée aussi solennellement, mais moins fastueusement, en juin 1837. L'alliance fut telle que, pour peu de jours l'ambassade française dut louer un hôtel au prix de 40,000 francs. Un grand banquet de 400,000 payé en fut l'événement principal.

Curieuse découverte.

Une barque qui, d'après l'estimation de Brugsch bey, date de l'an 2500 avant J.-C., vient d'être découverte dans un caveau souterrain, en Egypte, près de Dashchour. Elle a une longueur d'environ neuf mètres et une largeur de deux mètres et demi. L'assemblage des poutres et des planches se faisait à peu près de la manière dont on use aujourd'hui pour construire un radeau. Les fentes et les intrusions étaient calfeutrées avec de l'aspalte. On a trouvé quelques débris de rames. Le tronç d'un mât fait supposer que les navigateurs d'il y a quarante-cinq siècles faisaient, à l'occasion, usage des voiles. (Ils ne pouvaient guère faire usage de la vapeur.)

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

On sait à quel point le fameux opéra bouffe "Said Pacha" est populaire. On l'attendait donc à l'opéra bouffe par la troupe Glynnis; mais il a dépassé toutes les espérances. "Said Pacha" ne sera plus représenté qu'une fois, ce soir. Demain, première de "Olivette" qui achèvera brillamment une semaine brillamment commencée. Le double succès artistique et financier des Olympiens est assuré.

WEST END.

Il y a foule et foule enthousiaste au West End depuis dimanche. C'est la dernière semaine de l'engagement de l'orchestre Brooks, cette occasion le fameux directeur musical a composé un programme d'un attrait tout à fait exceptionnel.

En outre des danses, des chœurs et des exercices acrobatiques ordinairement, M. Brooks nous offre un spectacle militaire du plus brillant effet: "Under the Flag", dans lequel figurent des détachements de vétérans confédérés de milliers de membres de notre Armée nationale. Cette œuvre essentiellement patriotique, procure à chaque instant les bravos du nombreux auditoire.

Beaux-arts en demande.

Washington, 1er juillet. Frank W. Beckwith, agent spécial et explorateur agricole du département d'Agriculture, écrit de Buenos Ayres au Bureau de l'Industrie de l'Agriculture, que s'il est possible quelques-uns des éleveurs des Etats Unis d'envoyer la fin des animaux de première classe, c'est maintenant le bon moment pour le faire, les animaux anglais ayant été exclus, cause de la maladie qui n'est pas clarifiée sur eux en Angleterre. Il faut que les animaux arrivent à Buenos Ayres le 1er août au plus tard, de manière à ce qu'on puisse les préparer pour l'ouverture de la grande exposition annuelle de la société rurale, qui commencera le 1er septembre et durera cinq jours.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1902. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: "LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1902 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra un diplôme d'honneur. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier soigné, réglé avec une marge et seulement sur le recto et les 11 pages. Il ne devra pas dépasser 2 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe, cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Les manuscrits seront examinés par le comité nommé par l'Athénée; l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel. BUS, ROTON. P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No 102 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFPE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madaqua.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSEE.

IX

Suite.

— Enfin, il y en a bien un pour

qui vous ayez une préférence? — Qui sait si ce ne serait pas vous? Et elle de sa voix la plus prenante.

— Eh bien! pourquoi ne pas répondre? Oui?

— Parce que, quand on se remarie, qu'on a été avec son premier mari, la femme la plus heureuse, la plus admirée, la plus fêtée, on doit surtout, quant au second, se laisser guider par la raison.

— Vous êtes plus jeune que moi.

— Si peu!

— Quelles années...

— Ce n'est pas ces quelques années, qui nous empêcheraient d'être heureux...

— Je connais des ménages, où la femme est un plus âgée que l'homme, c'est plutôt une garantie de bonheur.

— Non... elle est à la fois, plus conciliante et plus tendre.

— C'est cela, elle fait tous les sacrifices... Je ne m'y sens pas disposée.

— Il me faut à moi un mari qui me gâte, qui soit à mes ordres.

— Cela n'empêche pas le mari, d'être à son tour, conciliant et tendre.

— Madame de Tillière réfléchit de nouveau, tête basse, la pointe vernie de ses bottines, vers les tisons du foyer.

— Il la prit et la baisa avec un respect affecté.

— C'était à ce moment que Mo-

rioso quittait son coin d'escalier pour s'en aller décidément avec la même épithète, à l'égard de Pavinis et de l'infidèle.

— Misérable!

Et elle redressa, avec le même mouvement provocant, sa tête coquette.

— Je vous parle très carrément, cela ne vous froisse pas?

— Pourquoi cela me froisserait-il, on n'a jamais tort de parler franchement... cependant j'espérais...

— Qu'espérez-vous?

— Être simplement le premier dans votre cœur, madame.

— Je n'ai pas prétendu que vous fussiez le dernier, monsieur.

— Mais vous voulez choisir?

— Si je fais un mariage de sentiment, la raison n'en doit pas être exclue...

— Vous devez le comprendre.

— Je le comprends... et je m'incline.

— La vicomtesse de Tillière, repoussa légèrement son fauteuil, se leva.

— Au revoir, cher ami.

— C'est au son sourire le plus enivrant, qu'elle lui envoyait.

Tout en se chauffant les pieds devant les tisons, elle avait enlevé un gant, montrant sa main potelée, soignée, toute chargée de bagues.

Ce fut cette main qu'elle tendit à son soupçon.

— Il la prit et la baisa avec un respect affecté.

— Elle joint à la grande dame,

il devenait absolument régence. — Quand nous reverrons-nous? demanda-t-il.

— Je vous ferai signe.

Et retirant sa main, elle répéta:

— Au revoir.

Il la reconduisit jusqu'à la porte de l'escalier, la refermant une fois qu'elle eut descendu les premières marches, d'un coup un peu sec.

Au fond, il était furié.

La place serait-elle plus difficile à emporter qu'il ne croyait? Les cinq cent mille francs allaient-ils lui échapper?

— C'est une folle! se répétait-il, c'est une folle, cette femme! Après m'avoir donné un espoir que j'aurais pu appeler une certitude, elle recule...

— Est-ce de la rouerie?... — A quoi bon, dans le cas présent?

— A-telle, depuis quarante-huit heures, trouvé un parti plus avantageux, et me black boule-t-elle tout simplement, comme elle a blackboulé ce Morisset?

— En voilà un qui s'écrit, quand il nous saura logés à la même enseigne!

Il entra, les sourcils froncés, dans son bureau, s'assit à la place où elle s'était assise, et comme elle, avançant les pieds vers le foyer, il baissa la tête pour réfléchir.

— Cependant plutôt encourageante, car la jeune femme, qu'elle est regu, qu'elle n'est pas re-

çu sa lettre, était entrée chez lui pour parler de tout autre chose que d'affaires, et n'eût pas épronvé le besoin de venir, si un intérêt quelconque, sentiment ou désir de se faire faire la cour, ne l'y eût poussée, — cette visite ne lui semblait pas d'un bon augure.

Tout lui échappait.

Tout lui craquait dans la main.

Acculé à un mariage, et à un mariage à contracter dans l'espace de quelques mois, il en ratât deux, en quelques jours.

Oui, cela-là, aussi, était mauvais.

Il n'en demandait pas.

A une colère plus grande le surprit, une vraie fureur.

Il se prit à arpenter la pièce, ne s'arrêtant que pour frapper de son poing nerveux, un milieu du buvard sur lequel il allait se mettre à écrire, son cigare fini, à l'arrivée de la vicomtesse.

Tout... tout lui échappait!

Son étoile pâlisait; à l'aube seulement de sa carrière.

Il ne serait qu'un raté.

Roger Cameron, se laissant tomber sur le large siège de cuir placé devant son bureau, crispé une main dans ses cheveux.

Et une larme, de rage, jaillit de sa paupière, s'écrasa sur le buvard.

On frappa discrètement à la porte.

Le jeune homme tressaillit.

Il fallut se raidir, se reconquie-

rir. Il répondit: — Entrez!

La douce figure du blondin qui s'appelait Pierre Hellin, fut apportée soudain le calme, qu'il n'avait pas complètement reconquie.

— Que veux-tu, petit?

— C'est le courrier de trois heures, monsieur.

L'enfant déposa deux lettres sur le coin de la grande table, et fit volte face.

— Tu es bien pressé, gamin?

Pierre regarda son patron d'un air étonné.

— Pourquoi te sasses-tu si vite?

— Je vais travailler, monsieur.

— Approche un peu... comment ça va-t-il chez vous?

— Ça va très bien.

— Il y a longtemps que tu ne m'as parlé de ta mère et de ta sœur.

— Hier, monsieur, vous m'avez demandé comment ma sœur était rentrée.

— C'est vrai; où donc a-t-elle l'esprit?

— La migraine, m'élève la mémoire, et quand je l'ai, tu sais, ce n'est pas pour rire.

— Oui, je sais, dit le petit Pierre.

Le patron le considéra.

La voix de l'enfant était un peu rauque; une toux sèche le secoua soudain.

— Qu'est-ce que tu as? un rhume...

— Non, je tousse quelquefois comme ça.

— Voilà la première fois que je m'en aperçois.

— C'est que c'est plus fort, monsieur, depuis quelques jours.

— Ta mère a-t-elle vu le médecin?

— Non, mais elle m'a dit qu'elle le verrait.

— Cela est nécessaire, mon petit... A ton âge on ne doit pas avoir cette toux.

— Oh! elle ne me rend pas bien malade.

— Elle te fatigue?

— Ça m'arrache un peu la...

Il posait la main sur sa poitrine étroite.

— Non, mais elle m'a dit qu'elle le verrait.

— Cela est nécessaire, mon petit... A ton âge on ne doit pas avoir cette toux.

— Oh! elle ne me rend pas bien malade.

— Elle te fatigue?

— Ça m'arrache un peu la...

Il posait la main sur sa poitrine étroite.

— Non, mais elle m'a dit qu'elle le verrait.

— Cela est nécessaire, mon petit... A ton âge on ne doit pas avoir cette toux.

— Oh! elle ne me rend pas bien malade.

— Elle te fatigue?